

### Avant-propos

Autrefois, il y avait une certaine fierté à se revendiquer du « milieu ouvrier », du « milieu populaire ». En face, le patron était facile à identifier. Lire la société comme une lutte entre deux classes sociales était une paire de lunettes qui permettait de comprendre des situations de vie et de mener des actions collectives.

Mais depuis une trentaine d'années, les repères se sont brouillés. Les patrons ne sont plus toujours identifiables, la classe moyenne s'est installée, la responsabilité individuelle s'est accentuée et une concurrence généralisée entre personnes s'est établie. Chacun-e semble maintenant lutter seul-e pour garder sa place, une place. Dans un tel contexte, la grille de lecture des rapports de classes semble bien peu pertinente. Qu'en est-il ?

Laetitia Godfroid, formatrice permanente au Cefoc, propose de se frotter au concept de « classes sociales » pour comprendre ce qu'il sous-tend. Elle aborde la façon dont la société en est peu à peu arrivée à une lutte du « chacun pour soi », en remettant au goût du jour la grille de lecture des classes sociales.

**Mots-clés :** Classe (sociale) – Emploi – Inégalité – Insertion

*« Ce n'est pas parce que les usines ferment les unes après les autres, parce qu'on n'appelle plus 'ouvriers' ceux qui travaillent ni 'patrons' ceux qui les exploitent, que la lutte des classes a disparu. »*

Gérard MORDILLAT

### La société : un « mille-feuille » ?

Pour comprendre et analyser la manière dont la société se structure, les sociologues ont deux manières de voir les choses : par strates ou par classes sociales.

Les strates désignent une organisation de la société par couches successives, en fonction de certains critères (revenu, prestige, santé, éducation, etc.). Cet ordre s'organise sur un continuum et n'est pas figé. Dans une telle conception, il est possible de passer d'une couche à une autre : c'est ce qu'on appelle la « mobilité sociale » (d'une génération à l'autre ou au sein d'une même génération). C'est une vision harmonieuse de la société : « *les perdants d'aujourd'hui pourraient être les gagnants de demain* ».

Parler de classes sociales induit davantage d'éléments qu'une simple hiérarchisation entre des individus. L'idée de classes sociales met en évidence un système inégalitaire. La société est vue comme un système où il y a une reproduction des places qu'on occupe, une hérédité des positions de génération en génération. Et ce, dans des sociétés qui énoncent l'égalité entre les hommes (depuis la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, née de la Révolution française) et pour lesquelles les inégalités ne sont pas considérées comme naturelles ou acceptables. Si c'était le cas, on parlerait d'un système de castes (comme en Inde).

Les classes sociales désignent donc des rapports d'exploitation conflictuels, entre deux classes principales. Karl Marx (philosophe, économiste et sociologue allemand) met en évidence une lutte, un conflit qui oppose la bourgeoisie et le prolétariat. La bourgeoisie détient le capital et les moyens de production tandis que le prolétariat vend sa force de travail pour avoir accès à un revenu. La première a besoin des seconds pour assurer la production et cherche à réaliser

un profit toujours plus important, qu'elle réalise au détriment de ce qui est redistribué aux seconds : les salariés. Contrairement à l'idée de strate, la notion de classe sociale suppose donc des conflits entre des groupes bien distincts, les intérêts d'une classe étant contraires à ceux d'une autre.

Enfin, pour Marx, une classe est définie par deux dimensions. D'une part, une même place occupée dans le rapport de production, associée à un mode de vie semblable<sup>1</sup>. D'autre part, la conscience d'une situation commune, d'intérêts collectifs et la mobilisation pour construire l'histoire collective (Marx vit au XIX<sup>e</sup> siècle et voit la naissance de grands bassins industriels propices aux rassemblements). La classe ouvrière a donc conscience d'un « Nous » qui l'oppose aux autres. L'appartenance à la classe ouvrière structure l'identité mais aussi la vie sociale et l'action collective.

## La fin des classes sociales ?

Après la Seconde Guerre Mondiale, la société s'enrichit, les inégalités diminuent grâce à la mise en place de politiques de redistribution et à la progression des revenus. L'accès à l'école se généralise, la télé et la radio diffusent une culture de masse, l'emploi ouvrier et le cadre de travail se transforment. En conséquence de quoi les modes de vie des différentes classes se rejoignent, l'accès à des positions sociales plus élevées est possible. On parle alors d'« ascenseur social », une mobilité sociale ascendante semble possible. La culture ouvrière est dévalorisée. C'est la « moyennisation » de la société.

Parallèlement, certains sociologues évoquent un éclatement de la classe ouvrière, parce qu'il n'y aurait plus de conscience d'appartenir à une même classe. Ironie de la situation : la classe moyenne, classe « sans conscience », serait devenue le prototype de la classe sociale.

Par la suite, ces trente dernières années, une série d'injonctions s'imposent : culture de l'excellence, activation pour l'emploi, responsabilité de l'individu quant à sa propre vie, autonomie, mobilité, flexibilité, individualisation des droits. Le collectif prend un coup dans l'aile. La loi du « chacun pour soi » s'installe.

Vincent de Gaulejac, sociologue, va même plus loin dans son ouvrage intitulé *La lutte des places*<sup>2</sup>. Pour lui, les individus solitaires luttent non pas entre eux, mais bien contre la société, pour « retrouver une 'place' c'est-à-dire un statut, une identité, une reconnaissance, une existence sociale. »<sup>3</sup>

## Des travailleurs adversaires

Dans ce contexte de société où la question de l'emploi est devenue centrale, le sociologue Robert Castel propose une autre grille de lecture pour comprendre l'organisation de la société<sup>4</sup>. Elle se constitue de trois sphères.

Au centre, les intégrés bénéficient d'un emploi avec des positions durables, stables. La deuxième sphère regroupe les vulnérables qui entrent et sortent de l'emploi avec des contrats de travail atypiques. Enfin, à l'extérieur, les relégués sont complètement en dehors, échappent à l'emploi, ne font plus partie du projet de société. Ils ont un réseau social faible, voire inexistant, ils subissent l'exclusion de plein fouet.

---

<sup>1</sup> Marx, en parlant de classes sociales, traduit une réalité observable : les classes sociales existent réellement. Un autre point de vue consiste à dire que les classes sociales sont une construction intellectuelle des sociologues pour mieux comprendre le réel. Il est possible de parler de classes sociales sans que les individus concernés aient conscience d'appartenir à une classe. C'est l'objet d'un débat. Certains pensent qu'on ne peut parler de classes sociales si les personnes n'ont pas conscience d'appartenir à une classe sociale ; d'autres affirment que malgré tout, la grille de lecture est intéressante.

<sup>2</sup> V. DE GAULEJAC, I. TABOADA LEONETTI, *La lutte des places*, Paris, Desclée de Brouwer, 1994.

<sup>3</sup> Ibidem, p.19.

<sup>4</sup> R. CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale : une chronique du salariat*, Paris, Gallimard, 1999.

Cette grille permet de comprendre qu'à l'intérieur du monde des travailleurs (avec ou sans emploi, qu'ils soient salariés ou indépendants), des écarts se creusent. Une lutte prend place entre ces travailleurs eux-mêmes, qui deviennent adversaires plutôt que solidaires.

## **Les classes sociales, une grille de lecture dépassée ?**

Pendant que certains parlaient de « moyennisation » de la société, des sociologues comme Pierre Bourdieu ont continué d'analyser la société française en termes de classes sociales (populaires, moyennes, dominantes). Selon lui, ces classes se répartissent dans un espace social dans lequel la classe dominante impose aux autres une manière de fonctionner et une manière de parler que chacun finit par s'approprier et par légitimer.

Plus récemment, des sociologues comme le couple Pinçon-Charlot<sup>5</sup> mettent en évidence que les très riches possèdent aujourd'hui tous les attributs d'une classe au sens marxiste du terme : homogénéité des modes de vie, conscience de leurs intérêts et capacité à les promouvoir<sup>6</sup>. Les sociologues démontrent, chiffres à l'appui, que les inégalités augmentent : les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres.

Pour Louis Chauvel<sup>7</sup>, nier l'existence de classes sociales permet au monde politique, notamment, de refouler l'existence des conflits d'intérêt collectif. Comme le font Pinçon-Charlot, il est donc essentiel de ramener sans cesse à la lumière du jour l'existence, objective, des inégalités qui se creusent entre les milieux sociaux.

Dans l'analyse des classes sociales, des auteurs proposent également d'aller au-delà de la place qu'on occupe dans les rapports de production. Ils parlent « d'expériences de dépossession » comme fondement d'une classe sociale : dépossession des outils de travail, de la terre, de la propriété, voire du logement, du pouvoir sur sa vie, du résultat de leur travail, du savoir-faire, etc. La relation salariale ne serait ainsi qu'un chapitre de l'histoire des classes : cela permet alors d'associer une série de personnes qui se trouvent en dehors du rapport au travail (par exemple, des personnes qui vivent dans la précarité, qui vivent de mendicité, les demandeurs d'asile, les sans-papiers).

Enfin, si l'ascenseur social a fonctionné pendant les Trente glorieuses, permettant de casser un système de reproduction inégalitaire, nombre d'observateurs soulignent que cet ascenseur social est aujourd'hui en panne !

## **Une nécessaire re-coalition**

Dans un tel contexte d'éclatement, il apparaît aujourd'hui « *important de retravailler à la définition d'une conscience de groupe et d'une identité collective des classes moins aisées afin d'éviter que le conflit ne se passe uniquement entre ceux qui possèdent peu ou ceux qui ne possèdent rien et laisse indemne ceux qui détiennent à la fois le pouvoir et le capital* »<sup>8</sup>.

Cela passe par la re-coalition des milieux populaires en reconstruisant une conscience collective et une parole commune. Cela suppose de favoriser la mixité sociale pour faire tomber les stéréotypes et prendre conscience d'une position commune, qui est liée à des dominations économiques mais aussi culturelles, sociales, politiques et décisionnelle. Cela suppose aussi de travailler à ce que milieux populaires et classes moyennes se rallient pour lutter contre les dominations de la société. Se reconnaissant des intérêts convergents, un groupe peut alors se mettre en mouvement et porter des combats communs<sup>9</sup>.

Une telle approche, loin de gommer l'idée de classes sociales, redonne place au conflit, fait la lumière sur les conflits qui ne se disent pas ou plus, et qui – au lieu de s'exprimer dans

<sup>5</sup> Voir notamment leur ouvrage *La violence des riches. Chronique d'une immense casse sociale*, Paris, La Découverte, 2014.

<sup>6</sup> À ce titre, on peut citer une phrase de Warren Buffett, homme d'affaires américain faisant partie des plus grosses fortunes mondiales : « *Il y a une lutte des classes, évidemment, mais c'est ma classe, la classe des riches qui mène la lutte. Et nous sommes en train de gagner.* »

<sup>7</sup> L. CHAUVEL, *Le retour des classes sociales ?*, Revue de l'OFCE, n°79, octobre 2001.

<sup>8</sup> *Vous avez dit « milieux populaires » ?*, Points de repères n°40, p.28.

<sup>9</sup> Op. cit., p.31.

l'espace public – se vivent de plus en plus à l'intérieur des individus eux-mêmes<sup>10</sup>. Elle met en exergue que les inégalités sociales sont le résultat de mécanismes, d'un système au sein duquel il existe des acteurs dominants et d'autres dominés. Voilà une manière de travailler sur la complexité du monde et sur la construction d'un « vivre-ensemble ».

Laetitia GODFROID,  
Formatrice permanente au Cefoc

---

<sup>10</sup> *Quand le changement devient possible*, Points de repères n°43, p.48.

## **Pour aller plus loin**

Emmanuel BOUCHAT, Olivier STARQUIT, *Les classes sont-elles recyclables ?*, Barricade, Décembre 2012.

Jacques CORNET, Thérèse DIEZ, *Peut-on -encore- parler de « classes populaires » ?*, TRACeS n°205, Avril-Mai 2012.

Muriel VANDERBORGHT, *Éducation populaire : quand le changement devient possible !*, Points de repères n°43, Décembre 2014.

Muriel VANDERBORGHT, *Vous avez dit « Milieux populaires » ?*, Points de repères n°40, Décembre 2012.

*Représenter les nouveaux prolétaires*, Agir par la culture n°46, Été 2016.

*Voyage au pays des riches*, Équipes populaires, Contrastes n°156, Mai-Juin 2013.

## Pour réfléchir et travailler ce texte en groupe

### 1. Lutte des classes, lutte des places : vécus et représentations

Qu'avons-nous en tête lorsqu'on entend l'expression : « lutte des classes » ; « lutte des places » ?

Pour aborder cette question, l'animateur peut proposer la technique du « mur parlant ». Après avoir noté les deux expressions sur une affiche, les participants viennent écrire, en silence et pendant 10 minutes maximum, des mots qu'ils associent aux deux concepts mis au centre.

Dans un second temps, ils viennent souligner des mots avec lesquels ils sont en accord.

Dans un troisième temps, ils viennent barrer des mots avec lesquels ils ne sont pas d'accord. Il est aussi possible de proposer de mettre un point d'interrogation à côté des mots qui posent question, qui sont incompris.

Le groupe observe ensuite l'affiche. S'ensuit un échange autour des mots soulignés et surtout des mots barrés : pourquoi a-t-on souligné/barré le mot ? L'animateur invite les personnes qui s'expriment à faire un lien avec une/des expériences de vie (la sienne propre, celle d'autres personnes) ou encore avec l'actualité.

L'animateur peut conclure par la question : « Dans ma vie de tous les jours, je me sens lutter pour ma place ou pour ma classe... en quoi ? »

### 2. Lecture du texte

### 3. Réactions

- a. Qu'est-ce qui vous frappe dans ce texte ?
- b. Quels liens faites-vous avec votre propre réflexion ? Quels points communs, divergences, compléments, etc. ?
- c. Vers un monde plus solidaire, plus démocratique, plus juste, qu'est-ce que cette réflexion ouvre comme possibles là où je vis, là où je suis engagé-e ?